

CHRONIQUE MUSICALE.

Il est, dans ces temps de scepticisme et de défaillance de toute foi, un pouvoir fort, quoiqu'absolu, qu'on critique, mais sans le jamais contester ; un pouvoir qui, loin de marchander au suffrage universel le moindre de ses droits, ne cesse d'en désirer, d'en provoquer chaque soir les manifestations ; un pouvoir dont les décrets s'exerçant sur ce que notre nation, comme la vieille Rome, met en première ligne après le pain, sont cependant toujours obéis avec une servilité orientale.

Ce Souverain-Modèle, — qui a pour sceptre un archet, un maillot pour manteau royal — a, cette année 1850, octroyé à son peuple une largesse inouïe jusque là dans les fastes de ses prédécesseurs. Une première représentation d'opéra, le 10 avril ! à ce moment suprême où le ténor éperdu cherche sa voie, où la duègne chevrotte de plus belle, sans respect menacée d'avoir bientôt à quêter un autre asile, où le plus cahotant coucou se voit mis en réquisition pour fournir de nouvelles scènes au roman comique... c'est du courage, mais c'est surtout du bonheur, et du bonheur bien mérité ! Ce gage de stabilité, nous l'accueillons avec plaisir. Il prouve que notre direction, en faisant les affaires du public, a fait aussi les siennes : et tout le monde, avec nous, conviendra que, par le goût fin et sûr qui a toujours présidé à ses actes, par la manière à la fois libérale et artistique dont elle a compris et administré les plaisirs musicaux de notre ville, elle est digne de tout son succès, digne que ce succès devienne un exemple pour l'avenir ! — Ceci dit, et dit comme nous le pensons, passons à la *Fée aux Roses*.

Aux Roses, je le veux bien, car le décorateur, plus galant qu'hygiéniste, en a semé des tiges partout, même sur les sièges où elle va s'asseoir : mais pour *fée*, elle ne l'est jamais qu'accidentellement, par commission ou par supercherie. Écoutez plutôt. Nérilha, pauvre esclave du magicien Atalmuc, est aimée de son maître ; mais son cœur, à elle, n'a point encore parlé. Par une tradition commune aux gens de sa sorte — et dont pourtant ils devraient bien se défaire, — le vieux sorcier tient son objet enfermé, afin de lui mieux ôter tout moyen de comparer ses deux siècles avec les vingt ans de quelque blondin. Mais Nérilha a, pour lutter, ses grâces, sa malice, et l'espoir d'un peu de retour, dont elle berce adroitement son barbou de poursuivant. Bref, elle l'emporte : Atalmuc persuadé lui confie une rose magique, talisman avec qui l'on peut tout. Le rusé vieillard ne se réserve qu'un point : si Nérilha dit à un homme : Je t'aime, ou « *tui en donne quelque preuve* » — Oh ! oh ! M. Scribe !...

— à l'instant, elle deviendra laide et vieille !... La toile tombe sur ce programme.

Un beau prince, sur ma parole ! — quoiqu'il se fût, ce soir-là, un peu trop barbouillé de réglisse —, se rencontre juste à point pour accomplir la prédiction, et n'a pas de peine à ensorceler la trop sensible sorcière. — Il se trouve là une situation vraiment attachante. Nérilha se sent aimée : elle se plaît à ces hommages et voudrait bien, par un aveu, en éveiller chez son amant de plus doux encore. Mais hélas ! si elle parle, elle cessera de les mériter ! Fée et femme, son embarras n'est pas de longue durée. Un seul mot de magie, et le prince par elle endormi va, sans qu'elle ait rien avoué, rêver d'elle et de son amour partagé. Nérilha s'approche et recueille de sa bouche même ces mots si précieux à entendre, involontaires échos de l'âme, toujours sincères, toujours crus. Les couplets : *En dormant*, mélodie suave et calme, fort bien sentie par M^{lle} Lavoye, s'harmonisent admirablement avec le drame. — Malheureusement, l'imprudente ne sait pas se contenter de l'illusion. Elle le réveille ! Au milieu des plus doux transports, le mot fatal lui échappe... et le cruel oracle s'exécute.

Le troisième acte nous transporte à deux mille pieds au-dessous de la mer ! Nérilha, flétrie et glacée comme ce hideux séjour, trouve là par hasard le *grimoire* de son maître. Elle le feuillette avec empressement. O bonheur ! un baiser peut lui rendre l'éclat de la jeunesse : mais elle « *appartiendra corps et âme* » à celui qui l'aura donné. Eh vite, un autre mot de grimoire, et la voilà de nouveau près du prince. — Atalmuc averti, un peu tard pour un sorcier, de la fuite de son esclave, se présente, et veut lutter contre le prince son rival. Mais c'est en vain. Pauvre Atalmuc ! il a bien besoin de tout le secours de sa magie ; car poète et musicien l'ont à l'envi traité en amoureux qui peut se passer des avantages terrestres. Je ne parle pas de sa qualité de *basse*, triste condition, comme le dernier des spectateurs le lui pourrait dire, pour balancer les chances d'un ténor. Mais ce pauvre homme ne peut ouvrir la bouche, sans que les auteurs y mettent une platitude, pousser un son, qui ne soit copié des plus trahardes phrases de la *Juive*, ou du fameux *souçon*, du Val d'Andorre. Ses lamentations amoureuses, plaintes déclamatoires, tirades sans fin, n'ont, ma foi ! que le sort qu'elles méritent. En sorcier d'esprit, au lieu de condamner les autres au silence, ne devrait-il pas se rendre muet lui-même, plutôt que de débiter la strophe truffière :

Oui, je saurai trouver ces philtres !

ou l'air : *Ne crois pas que je te cède* ; avec son incroyable vers : *Oui, j'aime mieux te voir laide !* Belval n'eût pas mieux demandé que de rendre le personnage *bouffon* : nous le connaissons tous en fond de verve pour cela. Mais, condamné par le libretto à n'être que ridicule, il a cependant su trouver, dans cet affreux rôle, des occasions de se faire applaudir comme chanteur. — Qu'on l'autorise, en revanche, à de nombreuses coupures : ce sera, je crois le pouvoir dire, le meilleur remerciement à lui offrir !

Mais nous avons laissé la *vieille* Nérilha entre la chance de deux baisers qui, tous deux, la pourraient rajeunir. Repoussant celui d'Atalmuc, à cause de son autre conséquence, elle sollicite celui du prince, sans doute aussi à cause de cette consé-

quence-là. Il hésite, refuse, puis enfin le donne par pitié... L'oracle n'avait pas menti; Nérilha reparait dans toute la fraîcheur de sa jeunesse!

Tel est le fond de cette fantastique bluette, qu'anime encore l'intrigue subalterne de deux couples, l'un sentimental, l'autre assez drôlatique. — Toute cette féerie, tous ces coups de baguette, ces changements de décors amusent l'esprit sans fatigue; et, s'ils n'ajoutent rien, absolument rien à la réputation de MM. Scribe et de St-Georges, c'est du moins, pour eux, un succès de plus, — qui fera nombre, qui, surtout, fera compte. Sans doute, il est fâcheux, pour un académicien, de servir de support au machiniste; sans doute, le spirituel écrivain de *la Camaraderie* a dû gémir, en se voyant mis sur la même ligne que l'auteur des *Pilules du Diable*, et distancé par lui. Mais enfin, il est, Dieu merci! bien assez solide encore, pour résister même à ce succès-là.

Que dire de la musique? Quand Auber se tait, quand Adam sommeille, ce que nous avons de mieux, en compositeurs nationaux, c'est encore Halévy. Avec lui, si l'intérêt languit, si l'inspiration est le plus souvent absente, on peut être sûr que, tôt ou tard, il y aura un dédommagement. Tant d'autres vous assoment d'un bout à l'autre, sans compensation. — Puis, si l'on s'ennuie, il semble, du moins, qu'on s'ennuie ici en bonne compagnie. Telle est l'abondance de ses expédients, la variété de ses procédés de remplissage, que l'oreille, amusée aux bagatelles de la porte, oublie parfois l'affligeante nudité de l'intérieur de l'édifice.

L'ouverture, dès l'abord, offre une trop frappante justification de ces remarques. Si quatre ou cinq *gruppetti*, dialogués de manière à former, par leur combinaison, une quasi-dissonance piquante, suffisaient pour constituer une symphonie, nous n'oserions hasarder cette critique. Mais, quand il faut assister ensuite au spectacle d'une malencontreuse *strette*, cherchant péniblement l'effet à travers d'interminables reprises, et le cherchant sans jamais le trouver, il nous est bien permis de constater le fait; et, plus franc que le compositeur, de qualifier, sans ambages, comme il le mérite, ce morceau dont la nullité n'a pas même pour excuse le défaut de prétention.

Mais bientôt vont arriver les dédommagements promis. Au premier acte, un joli motif: *Ecoutez-moi, la belle fille*, d'abord chanté par le ténor, puis en duo avec lui et le soprano, enfin répété seul par la basse, se module et s'approprie à merveille aux différentes voix qui l'interprètent, et aux diverses situations qu'il doit rendre. — Plus loin, l'on a remarqué et applaudi une large et ravissante introduction de clarinette, phrasée avec toute l'ampleur du vrai talent.

Au second acte, *notre* Dufrène (nous espérons bien lui pouvoir conserver l'épithète *l'an prochain*) a montré, dans la mélodie: *Oui, chaque jour, je viens l'attendre*, à quel point il sait donner le juste degré d'expression et de mouvement à ces chants passionnés qu'un artiste ordinaire ne manque jamais de défigurer, à force de les vouloir accentuer. — Dufrène, digne successeur des ténors dont notre scène est en possession de doter le théâtre Feydeau, forme le couronnement indispensable de cette précieuse troupe d'opéra-comique que plus d'une ville nous envie, que nous regretterons peut-être nous-mêmes avant peu.

Il faut encore citer, dans le dernier acte, un chœur véritablement aérien, qui ouvre, puis termine la fête chez le sultan Badel-Boudour. Enfin, les sémillants couplets :

Au nom de la jeunesse,
Comprenez l'ivresse,

que M^{lle} Lavoye articule et mime avec une coquetterie et un charme irrésistibles. Il en est de même d'une gamme montante de deux octaves, enlevée par traits piqués à intervalles de seconde. Rien de plus délicatement fini, et surtout de mieux à sa place, que cet élan de coquet défi qu'elle jette au sorcier en lui arrachant le talisman. Croyez-nous, gracieuse artiste, croyez-en ceux qui n'ont à se reprocher envers vous ni un bouquet, ni une flatterie, ce sont là vos véritables triomphes. Quant à ces cascades de notes sans motif, quant à ces courses forcées à fond de larynx, que le public applaudit ravi de vous en voir sortie sans encombre, sachez et veuillez en être moins prodigue. Il se cache plus d'une sorte de péril sous ces fleurs dont tout votre talent ne parvient pas constamment à dissimuler les épines. Si vous n'entendez point les épigrammes lancées sur la vulgarité de leur choix, que, du moins, le danger de la satiété vous arrête. Songez-y bien : on se dégoûte même des roses !

Peut-être, ami lecteur, ce compte-rendu, malgré mes efforts, vous paraîtra-t-il bien incomplet. Peut-être existe-t-il encore, dans cette partition, quelques beautés que je n'aurai pu apercevoir. Absolvez-moi, de grâce : et, si Halévy les a placées à la fin du troisième acte, veuillez m'absoudre sans attendre de moi le ferme propos. Vous savez bien qu'au théâtre, le dernier quart d'heure n'est jamais consacré à écouter. — A Paris, c'est le bon ton de ne point être resté jusque là. — A Marseille, les couples qui, durant la représentation, se sont formés par signaux télégraphiques, prennent ce moment pour se réunir plus efficacement. — En Allemagne, fût-ce Moriani qui va chanter l'air des *Tombeaux*, dans la *Lucia* (comme j'en ai été témoin à Dresde) si l'heure fatale, l'heure du souper, a sonné sur le cadran qui décore le revers de la scène, vous voyez, comme par enchantement, la foule s'écouler en chuchottant :

Es ist neun uhr ! die grund birnen werden verbrânt.

Il est neuf heures ! les pommes de terre seront brûlées.

A Lyon, — la ville du tout de soie et tout pour soi, — ce n'est pas le dernier coup d'archet, c'est la frayeur de gêner quelques mètres de *damas turc* qui donne le branle à la galerie entière. Qui pourrait, dans ce frôlement, ce trépignement général, analyser l'ordonnance d'un quatuor, ou percevoir les soupirs expirants d'un délicat *finale* ? Compositeurs ! compositeurs ! je vous le dis en vérité : ou assurez d'avance à chaque spectateur sa place d'omnibus, ou renoncez à jamais nous faire écouter votre dernière scène. C'est à vous de choisir : mais vous n'avez que le choix !

DD.

LÉON BORTOL, gérant.
